

JMB : *Éros Peccadille* (Al Dante, 2002), *La Rumeur des espaces négatifs* (avec Thomas Lélou, Éditions Léo Scheer, 2005), *Je ne sais rien d'un homme quand je sais qu'il s'appelle Jacques* (Al Dante, 2004) : quelle importance donnez-vous aux titres de vos livres ? Sont-ce des « manifestes », des proclamations dès la couverture du livre ? Le titre détermine-t-il pour vous la conception, l'écriture d'un livre ? S'est-il imposé à vous d'entrée de jeu ? Après-coup ? Le titre résume-t-il un livre ? Le porte-t-il ? N'est-il qu'un attrape-lecteur ? Quelle est pour vous sa fonction ? Autrement dit, également, comment appréciez-vous les titres des livres des autres : ceux que vous publiez (en parlez-vous avec l'auteur ?), ceux que vous lisez ?

LL : C'est une drôle de question que celle des titres... En général, ils s'invitent tout seuls, tapent à la porte, « oh, bonjour monsieur le titre, entrez » et puis après, voilà, ils sont là, ils s'installent, s'impriment dans la mémoire et c'est foutu. On a un titre. En général, j'essaie de lutter contre ce mouvement qui m'agace un peu – le côté œuf de Pâques trouvé dans le jardin, pièce déposée par la souris... – j'ai donc des pages et des pages de titres « forcés » non utilisés... *Éros Peccadille* s'est imposé ainsi, musicalement, un titre vertical jouant sur l'histoire d'« Éros » et l'étymologie de « peccadille » (petit pêché). *Je ne sais rien d'un homme quand je sais qu'il s'appelle Jacques* a été volé à Marx ; il s'agit d'une réflexion anti-cratylien (niant que le nom réponde à la nature du dénommé) plus ou moins détournée vers l'histoire d'un personnage dédoublé Jacques/Jack. Quant à *La Rumeur des espaces négatifs*, il évoque une focalisation sur le second plan, le décor, les « espaces négatifs » désignant tout ce qui se situe autour du sujet, en peinture. Ce vacarme masqué, en sourdine, était un bon point de rendez-vous entre Thomas Lélou et moi. S'y ajoute *Orchidées & Salami*, le titre d'une nouvelle parue chez Discobabel, titre-hommage à Arno Schmidt (j'utilisais un matériau « sentimental » pour ce texte, en accord avec la thématique de la collection, matériau que je n'envisageais de traiter que *schmidtienement*, dans ce battement entre fleurs et charcuterie.) Je ne parlerais pas de « manifeste » ; le titre est un élément faisant partie du texte, c'est son exposition qui est différente. Après qu'il attire ou repousse le lecteur, je suis la plus mal placée pour le savoir ! Et ce n'est pas une préoccupation.

À l'inverse, quand j'ai à me poser la question de la pertinence du titre d'un autre auteur, je m'interroge, non pas sur sa fonction d'attrape-lecteur, mais de l'accord avec le texte. Il ne faut pas que le titre défigure le texte ou le détourne de son champ – à moins que l'effet soit étudié, bien sûr. Il ne faut pas que le titre simplifie ou noie l'originalité d'une écriture. C'est une étape plus que complexe. Il est souvent délicat, pour l'auteur, d'avoir le recul nécessaire pour mesurer si le titre, en ce sens, est un bon titre ou pas. Chaque pratique est unique. En général, j'ai juste une fonction de miroir exposant à l'auteur ce que, à mon sens, développe le texte et ce que dit le titre... à lui de voir s'ils se contredisent, s'il faut jouer de la contradiction, tenter d'autres voies, etc.

Quant à ceux que je lis, ils reflètent la diversité du contenu des livres. Il y en a que j'envie, d'autres qui me laissent indifférente, d'autres encore que je n'aime pas. Parmi les titres que j'aime, on pourrait citer – dans l'instant, sans recherche mémorielle particulière : *Pound provisoirement posthume*, *Louve basse*, *La possibilité d'une île*, *Rose poussière*, « Cargo culte » (tiens, ça c'est une chanson), *Eden eden eden*, *Futur ancien fugitif*, *Roses & poireau*, *Mauvaises pensées*, *Autobiographie d'Alice B. Toklas*... cela ne reflète pas forcément ma lecture du livre lui-même : je peux ne pas aimer un livre dont j'apprécie le titre et aimer un livre dont je trouve le titre désastreux.

JMB : Dans une récente notice bio-bibliographique (Biennale Internationale des Poètes en Val-de-Marne, 2005), est indiqué : « écriture en ligne » : qu'est-ce à dire ? Est-ce exclusif ? Sinon, est-ce, pour vous, un type particulier d'écriture ? Et comment ? Comme champ expérimental ? Cela vous a-t-il incitée, amenée à « écrire autrement » qu'« hors-ligne » ? A lire en public autrement ?

LL : « Écriture en ligne » est juste une expression pour désigner la pratique du blog, extensive comme on le sait, sur Internet. ROUGELARSENROSE (www.rougelarsenrose.blogspot.com) n'est pas à proprement parler un blog si l'on s'en tient à la définition de « journal sur le net ». Je n'y raconte pas ce que je mange, qui je rencontre, mes bobos et mes amours. C'est un lieu où je donne à lire des textes de facture très

diverses : critiques sur des livres, des expos, textes (mais jamais d'extraits de livres en cours), enthousiasmes esthétiques divers, notes, photos, liens vers d'autres blogs... Une porte ouverte sur un univers, acceptant de le montrer tel qu'il se vit : en désordre, versatile – c'est le sous-titre de rougelarsenrose –, brassant lectures, musiques, images, états d'âmes...

Je développe une autre expérience, plus formelle, nommée UNDERGROUNDZERO (www.pendantletrajet.blogspot.com). Il s'agit d'un blog inscrivant au jour le jour des notes prises dans le métro parisien : des mots, des fragments de phrases, des titres de livres volés à des voyageurs. L'inscription dépend donc de ma situation de visibilité dans la rame, du hasard des lectures des voyageurs, etc. C'est une espèce de blog objectif – mais pas seulement puisque la « capture » dépend de l'état du « chasseur » – dans un temps et un espace donné.

Enfin, j'ai le projet d'une revue-blog qui mélangerait plusieurs supports de création : texte, image fixe ou vidéo, son... www.revueambition.blogspot.com le principe étant de n'utiliser que des interfaces gratuites, compatibles avec le logiciel de blog gratuit blogger. Une paradoxale simplification technique au service d'un questionnement de l'outil, l'idée étant toujours de le détourner, le pousser dans ses retranchements, lui faire faire des choses auxquelles son concepteur n'aurait pas forcément pensé.

J'aime beaucoup l'immédiateté de la communication inhérente au blog, la grande liberté avec laquelle le lecteur peut consulter un post ou pas, s'inscrire au flux RSS (pour être averti de nouveaux posts) ou pas, passer de blog en blog, avoir ses chouchous et ses bêtes noires changeant en fonction de l'évolution du blog... L'outil permet également la rencontre de plusieurs pratiques – j'ai par ce biais participé, par exemple, à un projet du vidéaste Christophe Atabekian (<http://videoarchive.blogspot.com/2005/12/mg-le-6juillet-2005-avec-ll.html>) utilisant beaucoup les limites des outils ; il réalise, par exemple, des films sur son téléphone portable.

L'expérience du blog, en ce qui me concerne, ne modifie en rien l'écriture. Ni la *lecture* publique, d'ailleurs. Celle-ci a, par contre, évolué depuis certains travaux réalisés en collaboration avec des musiciens, notamment l'Atelier de Création Radiophonique réalisé par Pierre Henry, *Deux coups de sonnette*, pour lequel j'étais lectrice. Une sorte de distanciation avec ma propre voix s'est produite depuis les enregistrements effectués, de sorte qu'à présent, nous nous entendons mieux, ma voix et moi, quand nous lisons.

JMB : Vous êtes aussi éditrice, directrice de collection, critique (à CCP), vous avez donc une connaissance pragmatique et probablement réflexive, critique du microcosme de la poésie (française) contemporaine : vous définiriez-vous comme « poète » ? Quelle appréciation portez-vous sur cette étiquette ? Ce mot n'est-il pas un peu « fourre-tout » ? Dans sa diversité, cette dénomination a-t-elle un sens ? Ou n'est-elle pas à l'origine des quelques frictions, divergences qui agitent périodiquement le microcosme, hors les éventuelles questions de pouvoir ? Avez-vous l'impression que ce petit monde juxtapose des réseaux ? Comment voyez-vous le champ poétique contemporain ?

LL : Je me définis comme écrivain. J'ai aussi une pratique de l'écriture critique à travers, notamment, des collaborations régulières dans *La Revue littéraire* et CCP, en effet ; parfois aussi dans *Les Lettres françaises*. Je fais également du sport et très bien l'Osso Bucco, dit-on... quant au terme de « poète », dans la mesure où la poésie s'inscrit pour moi dans une pratique tendant plutôt à la fiction et à la prose, il ne me convient pas. « Poète », c'est très chargé historiquement... comme beaucoup de choses en France d'ailleurs, pays-musée fier de ses reliques. Il suffit de se balader une demi-heure à Berlin, sur Kastanienallee, par exemple, entre deux friches, pour se sentir un peu libéré de ce poids historico-esthétique... alors pas étonnant, dans un tel bocal, que ça tire dans tous les sens pour pas grand chose... J'en resterai là de mes considérations en la matière, n'ayant guère envie de porter un gilet pare-balle au prochain Marché de la Poésie – c'est en juin, il y fait chaud.